

« The Waste Land »

Diane Godin

Numéro 81, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, D. (1996). Compte rendu de [« The Waste Land »]. *Jeu*, (81), 189–190.

« The Waste Land »

Poème de Thomas Stearns Eliot. Mise en scène : Deborah Warner ; éclairages : Jean Kalman. Avec Fiona Shaw. Production de Fitzroy Productions, présentée par le Festival de théâtre des Amériques, dans la série « Théâtres du Monde », au Théâtre Rialto du 24 au 27 avril 1996.

De la pureté

Théâtraliser une œuvre poétique est une entreprise hasardeuse. Le poème, plus que n'importe quelle autre forme d'écriture, est une construction langagière (« un langage dans le langage », comme disait Valéry) qui, partant d'une exploration intérieure, relève de la plus pure intimité. Rendre cela accessible, au théâtre, exige une grande humilité face au texte

Fiona Shaw.
Photo : Neil Libbert.



et une rigueur absolue de la part de l'acteur. Avec *The Waste Land*, présenté le printemps dernier à Montréal, la metteuse en scène Deborah Warner et la comédienne Fiona Shaw nous ont démontré que la poésie n'était pas réservée aux seuls plaisirs livresques, mais qu'elle pouvait fort bien prendre vie et trouver sa place au théâtre.

Ce texte de T. S. Eliot, publié en 1922, est une longue méditation où le poète jette un regard parfois brutal sur l'écèlement d'un monde qui se détourne de ses fondements spirituels. Sorte de partition lyrique jouant sur plusieurs registres¹, *The Waste Land* est un véritable morceau de choix pour une actrice. Or Fiona Shaw, comédienne d'origine irlandaise, nous donne ici toute la mesure de son talent ; seule en scène, elle porte sur ses épaules toute la beauté aride et la ferveur qui naissent de cette « terre vaine » et désolée, l'habite avec une absolue conviction.

Vêtue d'une longue robe noire, les cheveux courts et le corps athlétique, elle apparaît sur un plateau presque désert, à peine éclairée par quelques ampoules électriques qui projettent son ombre sur les vieux murs du théâtre : « April is the cruellest month, breeding / Lilacs of the dead land, mixing / Memory and

1. Le poème de T. S. Eliot est une œuvre fragmentée qui inscrit de nombreuses ruptures dans le ton et les niveaux de langue, passant de la méditation au dialogue et mêlant le souffle intime du poète au langage populaire.

desire [...] » D'emblée, nous sommes conquis, happés par la voix incroyablement chaude et puissante de l'interprète. La réussite de cette production, en fait, tenait à la présence charismatique de Fiona Shaw, qui abordait *The Waste Land* avec une force et une pureté de jeu peu communes, nous livrant sans emphase ni fioriture tous les tons de ce poème fait de fulgurances et de recueillement. Le dialogue est immédiatement établi avec les spectateurs, qui s'abandonnent à l'errance des mots et de la pensée, comme on se laisse bercer par le secret d'une confidence.

À peu près inconnue du public québécois, Fiona Shaw fut véritablement la révélation de ce spectacle. On sait peu de choses, également, sur la metteuse en scène Deborah Warner, sinon qu'elle est associée au National Theatre de Londres, où elle s'est intéressée à des auteurs comme Beckett, Sophocle, Brecht et Ibsen. À Montréal, elle a choisi de présenter *The Waste Land* au Rialto et d'adapter sa mise en scène en fonction de l'aspect et de l'histoire de ce théâtre. On sait aussi, par ailleurs, que la complicité qui la lie à Fiona Shaw ne date pas d'hier, puisqu'elle a dirigé cette merveilleuse actrice à quelques reprises, notamment dans *Footballs*, de Beckett. Le passage de *The Waste Land* à Montréal, dans le contexte de la série « Théâtres du Monde », ne sera pas passé inaperçu ; espérons que Marie-Hélène Falcon, instigatrice de l'événement, saura convaincre les deux artistes de reprendre ce spectacle en terre d'Amérique, au milieu, encore une fois peut-être, de ces dorures flétries qui ornent le Rialto...

Diane Godin

« Dans la solitude des champs de coton »

Texte de Bernard-Marie Koltès. Mise en scène : Patrice Chéreau, assisté de Dominique Furgé ; conseiller à la mise en scène : Claude Stratz ; scénographie : Richard Peduzzi ; costumes : Moidele Bickel ; éclairages : Jean-Luc Chanonat ; musique : Philippe Cachia ; chorégraphie : Christophe Bernard. Avec Patrice Chéreau (le Dealer) et Pascal Greggory (le Client). Production de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, de la Biennale de Venise, du Festival d'Automne à Paris et d'Azor films, présentée au Brooklyn Academy of Music de New York du 22 février au 3 mars 1996.

Négritude urbanisée

Face aux textes de qualité, on oublie parfois que le théâtre n'est pas seulement la rencontre d'un auteur et d'une troupe, mais aussi celle d'un texte et d'un lieu. C'est cet événement que je retiens d'abord de la performance de Patrice Chéreau et de Pascal Greggory à New York, qui achevaient une brillante tournée avec la pièce de Koltès, avant que Chéreau ne remporte le Molière de la meilleure mise en scène de l'année 1996 à Paris.

Présentée en 1995 à Venise, Munich, Copenhague, Vienne, Porto, Milan, Weimar, Édimbourg, Séville, Barcelone et Genève, et bien sûr à travers la France, la pièce a fini son périple là où son sujet aurait pu naître : dans un quartier excentré de la métropole américaine, à Brooklyn, où Koltès a vécu et où il a sans doute observé les dessous et les mystères du *deal*, mot qui sert de fil conducteur.